

Le texte proposé des *Pensées* de Pascal paraît porter un titre fixant l'horizon théorique du propos : « Qu'est-ce que le moi ? ». Pour un élève des classes terminales, la question n'est en elle-même guère insolite et elle s'ajuste parfaitement aux programmes des différentes séries, recouvrant une étude en principe bien conduite par les professeurs et donc bien connue de leurs élèves. Certes, l'exercice du commentaire n'invite pas à traiter d'une question en elle-même, mais bien à l'aborder sous l'angle singulier du texte proposé et de son auteur. Mais une certaine familiarité d'usage avec le thème explicite du texte constitue un élément facilitateur de l'exercice et explique peut-être le choix fait par nombre de candidats de commenter ce texte réputé « classique » de Pascal.

Toutefois, au-delà d'une première lecture, le texte et son « titre » ne manquent pas de faire difficulté. D'abord parce que ce « titre » n'en est pas formellement un, mais qu'il doit plutôt s'entendre comme un *incipit*, la remarque initiale d'un argument qui ne s'épuisera pas dans la seule question posée ; ensuite, parce que Pascal semble d'emblée dévier de la question du moi à celle de l'amour, celle-ci paraissant tenir lieu de thème principal du texte et celle-là n'être maintenue qu'en périphérie de son propos ; enfin parce que l'entrelacs de la question du moi et de la question de l'amour ne peut pas être interprété comme accidentel et fortuit, mais qu'il doit être placé au cœur du propos qui, précisément, porte sur le moi et sur sa nature : pourquoi donc *faut-il* que la question du moi soit posée sous l'angle de l'amour et quelle est cette réponse déviée, décalée, qui dit que nous ne sommes jamais aimés « que pour des qualités empruntées » ?

\*

Le caractère hélicoïdal de la réflexion de Pascal n'a pas vraiment été perçu et, assurément, il est impossible d'en faire grief aux candidats, tant celle-ci est structurellement difficile. Il est permis en revanche de leur faire le reproche de ne pas toujours avoir maintenu le cap de leur propre logique, qui a souvent consisté à juxtaposer la question du moi et celle de l'amour. Une telle logique restait en effet admissible : d'un côté, pourrait-on dire, il y a dans le texte de Pascal une réflexion sur le moi et sur sa nature : l'apparence physique, d'une part, à laquelle on ne peut guère ne pas s'identifier, au moins pour partie ; et l'apparence morale, pour ainsi dire, les qualités intellectuelles de « l'âme », le « jugement » ou la « mémoire », qui font largement ce que nous sommes. De l'autre, il y a l'estime ou l'amour qu'on porte à ces qualités corporelles ou spirituelles, qui requièrent sans doute un examen critique et qu'on en saisisse précisément la mesure, mais qui déterminent aussi le principal de nos interactions, réglant largement la vie et les rapports sociaux.

Pour être cependant acceptable, cette lecture implique qu'on soit réellement attentif aux termes du texte et qu'on les commente avec suffisamment d'exactitude.

Car avant toute chose, pour cela seul que le texte de Pascal aborde *et* la question du moi, *et* celle de l'amour, mais que la thématique de l'amour paraît plus développée que celle du moi, il n'est pas tout à fait permis de *substituer* la première à la seconde et de faire de Pascal une sorte de continuateur ou, du moins, d'exégète de Platon et de son *Banquet*. Le jury n'a pas

admis que la déviation opérée par Pascal du moi à l'amour serve de prétexte à la restitution de leçons plus ou moins bien apprises et ne présentant pas de convergence réelle, et non pas simplement d'opportunité factice, avec l'argument de l'auteur ; et il a souvent pu regretter une véritable *confusion*, non de tel ou tel élément du propos, mais de sa portée globale et des deux questions du moi, principale, et de l'amour, subordonnée.

Mais on ne pouvait pas plus se satisfaire d'une assimilation du « moi », de « l'homme » ou de « l'âme », au simple motif que tous ces termes se trouvent dans le texte de Pascal et qu'ils s'articulent les uns aux autres d'une manière ou d'une autre. Pas plus qu'il n'était pertinent de confondre la « substance » et « l'individualité », au motif qu'on aime toujours *quelqu'un* et que « quelqu'un », somme toute, c'est toujours un individu particulier. Ce qu'il faut redire, ici, c'est que le jury n'attend pas un examen proprement technique des termes d'un texte de philosophie, mais qu'il espère toutefois un examen critique des termes-clés d'un passage et que les distinctions conceptuelles les plus communes soient suffisamment explicitées. Ce qu'il a parfois trouvé, dans des distinctions qui ont été faites de « l'essence » et de « l'apparence », de la « substance » et de « l'accident », de la « nécessité » et de la « contingence ». Mais, pour aller plus avant, pourquoi, par exemple, distinguer le « moi », d'un côté et, de l'autre, le « jugement » et la « mémoire » ? Qu'est-ce que cette distinction indique-t-elle de ce que sont « jugement » et « mémoire », de ce qu'ils opèrent intellectuellement et de ce en quoi ils s'articulent ? Et à quel effet, encore ? Quand on nourrit sa mémoire et qu'on exerce son jugement, touche-t-on à quelque chose de pérenne ou enrichit-on une certaine expérience intellectuelle du monde et de soi ? Ce qui est sûr, c'est que de telles questions et de telles analyses ne supposent pas une compréhension approfondie de Pascal, mais seulement de mobiliser, d'une part, des connaissances relativement élémentaires issues des quelques mois de philosophie de la classe terminale, et, d'autre part, des capacités interprétatives consolidées au fil de la scolarité, au moins depuis l'année de première.

À cet égard, le jury a noté que, dans bien des cas, lorsque les enjeux du texte ont été convenablement situés, des rapprochements opportuns ont été effectués avec divers auteurs. Descartes, au premier chef, a souvent été identifié derrière cet « homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants » – il s'agit effectivement d'une référence très explicite au paragraphe 14 de la *Méditation seconde* et au travail de Descartes sur l'autonomie du jugement. Mais, il est vrai, l'exemple est purement et simplement détourné par Pascal, qui ne s'inquiète pas, ici, de ce que l'observateur infère de la présence de passants sous sa fenêtre, mais de poser la question de *ce que sont* ces passants « tels qu'en eux-mêmes », si l'on peut se permettre cette expression un peu galvaudée.

L'argument de la caducité des qualités physiques ou morales a également été enrichi de références, tantôt à Sextus Empiricus et aux *Hypotyposes pyrrhoniennes*, tantôt à l'hylémorphisme aristotélicien, parfois au dualisme cartésien – qui a paradoxalement servi à contourner une conception substantialiste du sujet –, parfois à l'empirisme humien, plus rarement à la phénoménologie à peu près contemporaine. Bien des références ont pu paraître forcées, mais le jury n'en a pas particulièrement tenu rigueur aux candidats, pourvu que les analyses rapportées fussent ajustées à l'argument de Pascal – et ce fut assez souvent le cas. À cet égard, Rousseau tient peut-être une place un peu particulière, dans la mesure où il venait alimenter l'analyse de la fin du texte de Pascal autour des « charges » et des « offices ». Or souvent, la fin du texte a été escamotée, soit parce que le temps a manqué, soit parce que l'articulation à la question de l'amour, *a fortiori* à celle du moi, ne parvenait pas à se faire. Mais parfois, aussi, le passage était pleinement assumé et c'est pourquoi Rousseau y était d'une certaine utilité. D'abord pour expliquer ces mots désormais un peu oubliés : les « charges » – comme celle du notaire – ou les « offices » – les responsabilités qui incombent, par exemple,

à un fonctionnaire de haute autorité. Ensuite et surtout pour donner une certaine ampleur, quoiqu'un peu extérieure, à l'argument de Pascal : quand il est abordé frontalement, le dernier paragraphe, sorte de corollaire sur les « grandeurs d'établissement », permet à certains candidats de gloser, avec l'aide de Rousseau, autour du thème de la société considérée comme le lieu inéluctable des faux-semblants. Et quoique ce ne soit pas, en toute rigueur, le centre de gravité de la pensée de Pascal, on ne pouvait pas ne pas valoriser l'ajustement habile de son propos à certaines analyses du *Second discours*.

À ce sujet, un candidat, qui connaissait les fragments sur la justice et la force, a intelligemment interrogé l'emploi de l'adjectif « injuste » et proposé une objection intéressante à l'argument des « qualités empruntées » en rappelant – à la façon de Nicolas Grimaldi – que l'on n'aime pas seulement les « qualités » de l'autre, mais la *totalité* qu'il forme et la *promesse* de félicité qu'il représente. Sans véritablement s'en aviser, il était ainsi tout près du cœur de l'argument de Pascal.

En un sens, en effet, pourrait-on dire, dans le texte proposé, la question « Qu'est-ce que le moi ? » ne trouve pas de réponse et le texte présente cette dimension aporétique si commune à bien des dialogues de Platon : nous n'y apprenons pas ce qu'est *positivement* le moi, mais nous y constatons que le moi n'est pas le corps, n'est pas l'âme, n'est pas dans le nombre infini des qualités que nous nous trouvons les uns aux autres. D'où découle une première leçon : que n'ayant, les uns et les autres, accès qu'au spectacle de ces qualités, il n'est pas vain de les honorer pour ce qu'elles sont – d'emprunt ou d'établissement.

Mais en creux se fait également jour une autre vérité. Car l'amour est bien le *pli nécessaire* par lequel le moi se constitue ; non pas cependant l'amour que nous portent les autres ou même que nous nous portons à nous-même – amour-propre et vanité – mais plutôt l'amour qui se révèle dans une tout autre expérience de soi et du rapport à l'existence. Cette expérience radicalement *autre*, c'est celle de l'amour véritable, celui que seul Dieu porte, à « moi » tout entier et tel que, ni moi-même, ni les autres, ne pouvons me connaître ; amour qui fait de moi ce que je suis authentiquement et en mon fonds, qui me fait, moi », en mon entièreté et en mon éternité ; amour qui, à la lettre, me crée et dont seule mon expérience de l'amour que moi-même je porte à Dieu pourrait témoigner. C'est ainsi de savoir que je porte en moi tout l'amour que Dieu a de moi, c'est de savoir que je porte donc Dieu en moi, qui, non pas me rend digne d'être aimé, mais me fait amour et me fait moi – non pas *au-delà* de mes qualités physiques ou intellectuelles, mais bien *ailleurs* et, même, *tout à fait ailleurs*.

\*

Pouvait-on exiger des candidats de telles analyses ? Nullement. Mais certains s'en sont approchés et se sont ainsi distingués. Et beaucoup, même s'ils en sont restés plus éloignés, n'en ont pas moins manifesté que la lecture et l'étude des philosophes, jointes à un jugement critique aguerré et à une maîtrise honorable de la langue française, ainsi qu'au respect de ses règles, permettent d'obtenir d'excellentes notes à l'épreuve de « Littérature et philosophie » et de s'ouvrir ainsi les portes de l'Institut d'études politiques de Paris.